



**HAL**  
open science

## L'université au Liban et les articulations à son environnement

Michael F. Davie

► **To cite this version:**

Michael F. Davie. L'université au Liban et les articulations à son environnement. Al-Jâmi at wa al-Madînat, Notre Dame University, pp.118-128, 1998. hal-01095338

**HAL Id: hal-01095338**

**<https://hal.science/hal-01095338>**

Submitted on 15 Dec 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Davie, Michael F., 1998. "L'université au Liban et les articulations à son environnement". *in: Al-Jâmi'at wa al-Madînat*, Louaizeh, Notre Dame University, pp. 118-128.

## L'Université au Liban et Les Articulations à son Environnement

L'Université au Liban, tant le concept que l'objet - les différentes Universités - interpelle les chercheurs des sciences sociales. Par la présence des jeunes, numériquement majoritaires dans le pays, c'est le lieu privilégié d'observation des comportements et des tensions qui traversent une composante importante de la population dans ses relations avec son environnement physique et social.

Les universités sont des lieux particuliers, des espaces conçus pour la formation et la reproduction des élites, des places irremplaçables d'un bouillon de culture nécessaire à l'édification nationale. Présentées, par leurs autorités de tutelle, comme un des piliers de la spécificité libanaise dans le monde arabe, elles sont en réalité des espaces disparates, géographiquement éclatés. Insaisissables et à l'organisation interne baroque, elles jouissent néanmoins de privilèges surprenants. Présentes partout sur le territoire national, les universités au Liban offrent à la fois l'image d'un dynamisme culturel dans des cadres de travail exceptionnels, et de milieux permettant l'éclosion de mouvements ou des comportements dangereux et illicites, participant au mal-vivre de la société. Lieux un très court temps (l'immédiat avant-guerre) de contestations politiques, puis lieux de cristallisation identitaires, les universités ne semblent plus être, actuellement, que des structures de production de diplômés, de chômeurs ou d'émigrants.

La multiplicité de ces points de vue reflète, de fait, la complexité d'un espace encore mal défini: une crise existentielle les secoue, certes, mais force également à des interrogations sur la place des universités dans la Ville. Par leur dispersion, par la variété des cas de figure, les universités, contenant comme contenus, seraient en marge des contextes urbains qui les ont accueillies. Par extension, les universités seraient alors en marge de la Cité, tant bien même que cette dernière existe au Liban.

Notre intervention propose une lecture de ces dysfonctionnements à travers le prisme des articulations existant entre les universités au Liban et leur environnement, le plus souvent, mais non exclusivement, situé dans un cadre urbain. Analyser les rapports entretenus entre l'Université et la Ville soulève bien entendu la question des liens multiscalaires et réciproques, tissés entre elle et les différents espaces d'accueil. Bien plus que l'analyse du simple cadre matériel (les bâtiments, la rue, les espaces vides et pleins, le cadre du quartier, l'esthétique locale), la question est bien celle des relations entretenues entre l'Université, l'institution, et la Ville, le concept. En effet, l'Université, l'institution culturelle par excellence, apporte autre chose qu'une simple formation; elle forge des identités et des réseaux, tant au plan local qu'à celui de la ville et du territoire national. L'Université est donc bien un des lieux privilégiés en ville qui contribuent, par sa

---

-2- Géographe. Professeur au Département de Géographie de l'Université François-Rabelais, B.P. 0607, 37206 Tours cedex 03 et Chercheur, UMR 6592 du CNRS URBAMA (Urbanisation du Monde Arabe), B.P. 7521, 37075 Tours cedex 2 (France). E-Mail: [davie@droit.univ.tours.fr](mailto:davie@droit.univ.tours.fr).

fonction d'espace de socialisation, à l'intégration de populations disparates, posant ainsi les assises d'une certaine urbanité. L'Université a également comme rôle, au Liban comme ailleurs, de faciliter tant une implication dans les réseaux politiques, qu'une identification au sort de la ville, de même qu'une participation sociale et économique, et, en retour, une reconnaissance de cet investissement. L'Université est par conséquent un des lieux de cristallisation de la citoyenneté nationale.

Espace, culture, urbanité et citoyenneté sont donc les maîtres mots de cette réflexion.

\*

Analyser les relations qu'entretiennent les universités au Liban avec leur environnement nécessite un bref rappel historique et un cadrage spatial serré, l'espace étant toujours un produit de la société et donc le fruit du passé. Cette approche permettra de déceler les tendances lourdes dans la structuration et dans l'évolution de ces espaces culturels. Il paraît donc utile de présenter l'itinéraire temporel de quelques cas emblématiques.

Instituée par des communautés religieuses étrangères, à un moment particulier de l'Histoire marqué par des rivalités politiques et surtout économiques autour du contrôle de l'Empire ottoman, l'Université au Liban est une innovation *ex nihilo*. L'introduction de l'Université obéit alors à des finalités claires: la mission et le prosélytisme religieux, d'un côté, et la promotion d'un projet politique et économique occidental soutenu par les Puissances, de l'autre. Fils de l'Âge des Lumières, les missionnaires avançaient comme prétexte la nécessité impérieuse d'insuffler la civilisation (l'occidentale) dans une société jugée léthargique et retardataire (l'orientale). Accessoirement, l'Université devait être le lieu potentiel de la production de savoirs, l'endroit à partir duquel l'on participait à la découverte du monde de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'Université répondait donc bien plus à un projet colonial qu'à un projet culturel.

Partant, deux universités seront fondées à un intervalle d'une dizaine d'années près: la Syrian Protestant College (devenue plus tard The American University of Beirut) fondée en 1869 et l'Université Saint-Joseph en 1875. D'emblée, deux lieux d'implantation différents: pour les Américains, de vastes terrains à l'Ouest de la ville *intra muros*; pour les Jésuites, un terrain plus modeste à l'Est. Aucune des deux n'est à proprement parler dans la ville de Beyrouth, mais elles sont toutes les deux édifiées dans ses banlieues plus ou moins éloignées.

Pour l'AUB, les terrains traduisent à merveille les visions urbanistiques et les modèles d'édification américains d'alors: de larges étendues qui attendaient d'être conquises et civilisées. L'acquisition d'une portion sensible de la péninsule beyrouthine soulignait, en quelque sorte, à la fois l'ambition des missionnaires à travers la vision de leur place dans le monde, leur culture d'origine et l'image qu'ils avaient de l'Université américaine en général. Le campus beyrouthin était, en effet, un reflet des campus fondés par des mécènes américains, les barons du chemin de fer ou du bétail. Arbres soigneusement catégorisés dans une finalité pédagogique, chemins de promenade avec des vues ininterrompues sur la mer et sur les cimes enneigés, bâtiments dispersés et à l'architecture d'outre-Atlantique (dont le gothique acclimaté), traduisaient une vision à la fois hygiéniste, optimiste et en rupture totale avec le passé; il rompait également avec tout le cadre civilisationnel et architectural arabe et ottoman levantin. S'installer sur la partie occidentale de la péninsule était une version locale, si l'on peut dire, de la Conquête de l'Ouest.

Reflet exact des séminaires européens, l'Université Saint-Joseph, elle, offrait à la vue un autre spectacle, celui de bâtiments imposants, à même la rue, de hautes murailles et des cours intérieures: espace voué exclusivement à la méditation, à l'enseignement religieux et à l'éducation. Une impression de renfermement s'en dégageait, un isolement apparemment voulu par rapport au monde extérieur. Les Jésuites y transposent leurs séminaires en Terre d'Orient, terre de mission catholique avec laquelle ils avaient forgé des liens continents. Espace clos, souligné par une architecture européenne à réminiscence militaire, à croire que l'espace extérieur beyrouthin lui était hostile; l'esthétique en acte était tout autre si on la compare à l'anglo-saxonne.

Deux espaces institutions éducatives ont donc existé et que tout différenciait tant au plan morphologique qu'à celui de leurs rapports à leur environnement urbain. Ainsi, l'Université Américaine, quoique physiquement détachée de la ville, de sa cohue, de l'activité économique et des administrations publiques, ne vivait pas en vase clos. Trois petits noyaux proto-urbains (Havy al-Fijl, Ain-Mrayseh et l'actuel Hobaych) étaient déjà constitués bien avant son installation et offraient quelques services de base à la communauté académique. Plus tard, le tramway et les déplacements pendulaires qu'il autorisait aux étudiants et aux employés assuraient une connexité avec les espaces centraux de la ville. L'université était en outre située sur un chemin de promenade très fréquenté, celui de Ras Beyrouth et de Manâra, qui connaissaient une certaine animation. D'ailleurs, en très peu de temps, le site fut annexé à la ville grâce aux tentacules issues du front de l'urbanisation particulièrement actif entre la fin du siècle dernier et la période du Mandat français.

En comparaison, l'Université Saint-Joseph vivait isolée dans un quartier à la fonction strictement résidentielle: Qirât. Espace déjà loti et structuré au moment de la construction des bâtiments centraux universitaires, il n'entretenait pratiquement aucune relation avec le voisinage immédiat: la ville *intra muros*, et les commerces du péricentre proches le dispensait de services de proximité pour la population estudiantine. L'Université vivait donc, en quelque sorte, en marge à la fois de son propre espace, figé d'ailleurs par sa dynamique interne, et de celui de la centralité urbaine. L'éloignement du réseau de tramways (qui passaient au Nord du site, à Gemmayzé, et à l'Ouest, la rue de Damas), et l'étroitesse des rues qui la desservaient accentuaient encore plus son isolement physique.

Cette situation allait radicalement changer pour le site de l'Université Américaine, grâce à un second coup de fouet durant les années 1950. Si, durant le Mandat, l'économie française, et, dans une moindre mesure britannique, avaient pratiqué le cœur de Beyrouth comme espace central de leurs activités, à l'issue de la Seconde Guerre Mondiale, et avec le contrôle progressif des gisements de pétrole de la péninsule arabe par des compagnies américaines, cet espace s'avérait insuffisant aux exigences du nouveau type d'économie. L'espace économique s'est ainsi redéployé ailleurs, à Hamra, un site plus approprié aux nouvelles exigences, par l'importance des terrains offerts, l'adaptation du réseau viaire à la circulation automobile, la disponibilité de capitaux palestiniens, et enfin la proximité d'une institution culturelle importante, l'Université Américaine. Hamra se construisait alors à une allure rapide, offrant à la fois des logements modernes, des commerces de marchandises et de modes marqués par l'empreinte américaine, et des cinémas projetant les succès d'outre-Atlantique. Une population bigarrée, en partie étrangère (arabe comme européenne et américaine), au fort pouvoir d'achat, était attirée par cet espace à l'architecture moderne, jouissant d'une certaine ambiance de liberté d'expression et situé de surcroît à proximité de plages, de

grands hôtels et d'espaces ludiques. Hamra et ses entours se signalaient comme étant le sas d'entrée occidental au Moyen-Orient arabe.

Une relation intime et partagée s'est alors établie entre l'Université et son environnement immédiat. D'une part, l'Université attirait une population jeune, libanaise ou étrangère, appartenant aux classes relativement aisées, et consommatrice de culture anglo-saxonne; de l'autre, Hamra vivait de cette demande, tout en offrant un cadre de travail pour les professionnels gérant capitaux et ressources des espaces arabes producteurs de pétrole. L'Université s'appuyait sur Hamra, fournissant ses cadres et ses compétences, et, en retour, Hamra offrait le cadre économique, culturel et ludique. Dans cet environnement particulier, coupé de l'ancien centre-ville, perçu maintenant comme l'espace d'un autre temps, émergeaient et s'expérimentaient des courants politiques et culturels originaux. Alimentés par les cadres professionnels et en partie par les étrangers, exilés de leur pays délibérément ou par la force de la conjoncture, ces courants participaient à l'élaboration de nouvelles esthétiques, cultures, architectures et idéologies, un *way of life*, dont le modernisme libanais. Espace grisant comparé à l'ancienne ville...

En revanche, l'Université Saint-Joseph, isolée dans son cadre résidentiel à l'ottomane, certes charmant mais vieilli, paraissait être exclue d'une dynamique intime avec son environnement urbain. L'Université évoluait d'ailleurs vers un tripôle: le noyau originel à la rue Huvelin, et une faculté de médecine à la rue de Damas, celle-ci en marge de la cité et à proximité de ses cimetières. À la fin des années 1960, l'École Supérieure des Ingénieurs de Beyrouth sera à son tour délocalisée et installée au sommet d'une colline dominant le camp palestinien de Tall al-Zaatar et les banlieues et zones industrielles situées à l'Est de la ville. Isolée de toutes parts, desservie par un chemin se terminant en cul-de-sac, cette faculté d'ingénierie est l'archétype de la vision du Mouvement moderne, prévalant durant cette décennie, des types de relations devant exister entre la ville et l'Université: fonctionnalisme et contact direct avec la Nature.

L'éclatement des sites, tous les trois mal desservis en services de proximité, ne favorisait en aucune sorte l'intégration à la vie de la ville. Autour de ces sites, on ne relève aucun commerce notable et aucun lieu ludique; pas d'originalité morphologique non plus, ni articulation particulière avec l'environnement ni enfin la sécrétion d'espaces politiques ou culturels signifiants. La francophonie, expression de la puissance économique déliquescence d'un Empire devenu moribond (les guerres d'Indochine et d'Algérie étaient en cours, la reconstruction nationale de l'après-guerre mondiale non encore terminée) se faisait marginaliser par l'anglophonie, la langue véhiculaire du jeune empire US. Et cela se traduisait tout naturellement par des espaces à dynamiques différentielles.

Mais l'espace universitaire libanais ne se limitait pas à ces deux grands pôles. L'Indépendance libanaise, et son corollaire, la recherche d'une identité nationale fédérative par l'éducation de masse, rendait indispensable la création d'une université véritablement nationale au service de la jeune république. L'Université Libanaise devait jouer ce rôle, en engendrant une culture véritablement nationale, comparée à celles des universités missionnaires, et qui serait offerte à l'ensemble des Libanais, et non seulement aux classes aisées. Par là, les expressions extérieures trop criantes de la ségrégation sociale et du confessionnalisme devaient progressivement être résorbées, créant l'Homme libanais nouveau dans une république modèle.

L'Université Libanaise prendra forme au début des années 1960; il restait à inventer le campus. À l'image de l'État libanais, dont les lieux de pouvoir étaient généralement indiscernables dans la ville, l'Université Libanaise fut installée dans des locaux provisoires, des bâtiments résidentiels, des appartements. Dans un premier temps, ceux-ci furent loués en marge de la ville, dans le quartier dit de l'UNESCO, c'est-à-dire aux franges du front de l'urbanisation d'alors. Quartier hybride: à la fois espace militaire (les bâtiments de l'UNESCO faisaient partie d'un complexe de casernes françaises anciennes), espace naturel (une région totalement répulsive, les Sables, quoique tardivement lotie), espace résidentiel de standing (les quartiers Verdun, Tallet Khayat et surtout Ramlet al-Bayda), espace de misère (le camp palestinien de Mar Elias), et, enfin, espace semi-industriel. L'Université Libanaise s'installait ainsi à l'intersection d'espaces polymorphes en marge extrême de la ville.

Dans un second temps, au milieu des années 1960, certaines facultés s'installèrent dans d'anciens bâtiments ottomans: l'École des Arts et Métiers à Sanâyeh et l'ancien hôpital militaire du complexe administratif du Grand Sérail, dans le centre-ville. Éclatement des sites que soulignera la construction, à la fin de cette même décennie, de la Faculté des Sciences à Chouaifât, au-delà du front de l'urbanisation, à proximité des pistes de l'Aéroport et du camp palestinien de Bourj al-Barajné.

Les relations que ces quatre sites entretenaient avec leur environnement suscitaient des interrogations. Le site "de l'UNESCO", quoique agrandi par la construction de la Faculté de Pédagogie sur des terrains privés, restait relativement isolé: pas de commerces de proximité, pas d'espaces de loisirs ou de culture. Les relations avec les habitants restaient limitées, les couches très aisées de Ramlet al-Bayda, tout comme les réfugiés palestiniens, structurant des espaces à l'accès délicat, sinon ségrégué. Le site de Chouaifât, lui, était l'exemple-type de l'isolement: la ville n'était même pas présente, le campus étant isolé au milieu d'oliveraies et de champs. Les deux derniers sites enfin, ceux du centre-ville et celui de Sanâyeh étaient potentiellement les plus riches en connexités - et donc en urbanité - avec leur environnement immédiat. Le premier, la Faculté des Beaux-Arts était effectivement au cœur du centre-ville et donc à deux pas des espaces commerciaux, des cinémas, théâtres, cafés, lieux de culte, maisons d'édition et sièges de la presse. Il ne concernait cependant qu'un faible nombre d'étudiants. Le second site, la Faculté de Droit, était à deux pas de Hamra, un espace cosmopolite brasseur d'hommes et d'idées. Il se trouvait donc en position spatiale semblable à celle de l'Université Américaine, mais sans pour autant entretenir les mêmes liens culturels. À Hamra, l'Université Libanaise fut, curieusement, en situation marginale: elle y est venue soixante-quinze ans trop tard...

Durant la même période, d'autres universités sont fondées au Liban, reflétant à la fois une demande sociale d'accès aux formations supérieures et, paradoxalement, l'affirmation, par quelques segments de la société, d'identités locales, ethniques ou confessionnelles. L'invention d'une identité nationale, par le biais de l'Université Libanaise, butait contre la réalité de la "mosaïque libanaise", terme inventé à la même époque. Certaines communautés, pour des raisons diverses et à des intensités différentes, ne s'y retrouvaient effectivement pas, et les nouvelles universités qu'on allait créer répondaient alors à cette réalité. Elles furent édifiées dans des espaces fortement marqués par des identités partielles (Fig. 1).

	AUB	Bran- ches	USJ	Bran- ches	UL	Bran- ches	UAB	UOB	BUC
Fin XIXème à 1950	■		▨						▨
1950 à 1975	■		▨		■		■		▨
Années de guerre	■	▨		▨	■	▨	■		▨
1990 →	■		▨		■	▨	■	□	▨

### INTENSITÉ DES RELATIONS



Inexistante avec la ville, inexistante avec le quartier, forte avec la Nature



Faible avec la ville, faible avec le quartier, faible avec la Nature



Moyenne avec la ville, faible avec le quartier, Nature inexistante



Faible avec la ville, forte avec le quartier, Nature inexistante



Forte avec la ville, forte avec le quartier, forte avec la Nature

Davie

Fig. 1: Schéma des intensités des relations entretenues par des universités au Liban avec leur quartier, avec la ville et avec la Nature

À titre d'exemple, l'Université Arabe de Beyrouth, qui dépendait en partie de l'Université d'Alexandrie en Égypte, s'est installée à proximité immédiate d'un quartier en constitution, Tarik al-Jdidé, Sabra et Dana, lui-même proche du camp palestinien de Chatila et de la Prison des Sables. Position curieuse, car en marge, encore une fois, de la ville et de ses activités caractéristiques, mais toutefois au cœur d'un quartier dense, très vivant, habité par les couches moyennes et inférieures d'une population bigarrée, libanaise comme étrangère: une université à la limite de la ville, côtoyant des exclus, mais au cœur d'un quartier structuré.

Autre exemple: une antenne de l'Université de Lyon s'installe à son tour à Beyrouth. Au cœur d'un vaste espace appartenant à l'État français et innervé par la rue de Damas, l'École Supérieure des Lettres continue l'œuvre culturelle française, interrompue par la fin du Mandat, et maintenant rebaptisée Francophonie. Elle avoisine avec la Faculté de Médecine de l'Université Saint-Joseph et les cimetières, et partage donc leur solitude

dans un espace relativement vide d'hommes et vierge d'activités. Cette vacuité de services et de fonctions souligne la nature passée de cet espace, celui des casernes qui avaient défendu l'entrée de la ville, et celui, actuel, de tampon morphologique et fonctionnel entre le cœur de la ville et ses faubourgs, notamment Furn el-Chebbak. L'École des Lettres vivait ainsi hors des espaces centraux et proprement urbains.

Un dernier exemple: l'Université du Saint-Esprit à Kaslik. Née durant les décennies fastes 1955-1975, "Kaslik", un moment isolée sur le fragment de plateau dominant le cœur ancien de Jouniyé, est rapidement encerclée par l'urbanisation. Mais cette dernière est à caractère résidentiel, limitant par là l'implication de cette université dans le quotidien urbain du bourg. Car, au début des années soixante, Jouniyé n'était pas encore une ville, mais à peine un gros bourg; au milieu des années 1970, elle devint une très lointaine banlieue de Beyrouth. Université de province, Kaslik répond à d'autres logiques, celles de desservir la population en voie de modernisation du Mont-Liban central.

\*

Ainsi, jusqu'aux années 1970, l'espace universitaire libanais se caractérisait par une extrême fragmentation spatiale. Campus, facultés, départements et bureaux administratifs étaient dispersés indifféremment dans l'ensemble des quartiers, le plus souvent hébergés dans des immeubles résidentiels, voire dans des étages isolés ou encore en pleine nature - un véritable archipel universitaire. S'ils contribuaient modestement à la vie des quartiers ou des localités, force est de constater qu'ils tournaient, de manière générale, le dos à la ville, à sa spécificité, à ses services, à sa raison d'être. En retour, les différents quartiers concernés n'étaient que très faiblement impliqués dans le fonctionnement de ces universités.

En effet, si l'Université est un des lieux majeurs de la production de l'urbanité, cette dernière s'acquiert surtout par un contact intime avec la ville. L'Université, au delà de sa qualité dispensatrice de formations et de diplômes, est d'abord le lieu de l'Altérité, de la socialisation et de l'apprentissage civil des différents segments de la société. Elle constitue donc un des nombreux volets de l'espace public. Partant, l'Université est un des lieux où s'atténue les particularismes identitaires et se forge donc des pans de la citoyenneté.

Bien avant que la guerre civile ne redéfinisse les identités politico-religieuses et les fonctions nouvelles des quartiers, les différentes universités traduisaient déjà l'absence de polarisations urbaines fortes - hormis le bipôle AUB-Hamra. Par conséquent, la population estudiantine était globalement privée de contacts privilégiés avec la ville, car celle-ci était elle-même spatialement et socialement évanescence, s'inventant des identités partielles, au hasard des apports très consistants d'immigrants venus de toutes parts, tant du Liban que du Moyen-Orient. À leur tour, les étudiants ne tissaient que des liens ténus et éphémères avec l'environnement urbain immédiat qui les accueillait; ce dernier, en retour, ne s'articulait pratiquement pas, lui non plus, avec l'université. Mais si les processus d'urbanité étaient, à la longue, positifs, l'université était sans nul doute une filière d'accès à l'emploi et à l'insertion sociale, ceux de la citoyenneté étaient, par contre, repoussés. Les étudiants des universités souffraient, en effet, de leur mise à l'écart de la polis; les lois nationales et municipales interdisant la participation effective des universitaires à la vie politique de la ville comme à sa gestion: celle sur l'âge légal de vote, par ailleurs différent pour les hommes et pour les femmes, et surtout celle qui interdisait tout vote en-dehors des circonscriptions d'origine. Vivre dans une unité spatiale quelconque ne signifiait donc pas appartenir à une collectivité urbaine (municipalité ou

quartier) en participant à sa gestion. Cela excluait pratiquement la quasi-totalité d'une importante classe d'âge de toute activité politique légale comme de toute participation à l'organisation des quartiers d'accueil ou des pôles universitaires. Sans compter, en outre, que les étudiants étaient exclus de tout débat strictement universitaire. C'est dire, en définitive, que s'ils vivaient et travaillaient aux marges de la ville matérielle, ils l'étaient tout autant de la *polis*.

Pour schématiser, on peut avancer que la fragmentation illustrait les nombreuses entraves rencontrées par les populations dans leurs trajets vers la centralité urbaine, et, partant, vers la citoyenneté. Les Universités en périphérie de la ville ne signalaient-elles pas un centre urbain inaccessible, par suite d'une urbanisation saturée et par l'occupation antérieure (le cas de l'AUB et de l'USJ) des créneaux historiques? Mais repousser les universités en périphérie, vers des espaces vides d'hommes ou ceux exclus de toute vie nationale (les Camps palestiniens et leurs propres banlieues libanaises, par exemple), signalait également qu'elles n'avaient apparemment pas, aux yeux des protagonistes, de fonction particulière à remplir en ville, ni un quelconque rôle urbain. Elles n'existeraient que pour offrir une formation professionnelle, et non une formation à la ville. Les universités elles-mêmes, les institutions et les bailleurs de fonds, n'entretenaient d'ailleurs aucun lien particulier avec les pouvoirs locaux, et ne procédaient à aucune négociation avec la Municipalité ou avec les acteurs politiques, sur la place ou les effets des nouvelles implantations. Propriétés privées pour l'essentiel, elles n'avaient que le code de construction à respecter. Leur architecture traduisait bien, au reste, leur fonction: espaces clos, scolaires, accessibles exclusivement aux heures habituelles de travail et démunis pour la plupart d'espaces de convivialité. Elles se réduisaient ainsi à des "machines à enseigner". L'espace public des universités était alors rejeté au-delà de l'enceinte, vers l'espace du public, la rue, les terrains libres ou les cafés du dehors. L'urbanité acquise était pratiquement limitée à celle, elle-même en gestation, des quartiers d'accueil. Quant à la cidadinité, elle était de dimension microlocale, forgée sur le tas dans les cafés et durant les assemblées générales; il faut le reconnaître, l'Université n'a pas formé le citoyen libanais, malgré les incantations officielles d'usage. Le chemin vers la cidadinité et la citoyenneté ne pouvait prendre, alors, que les formes illégales, par le biais d'un activisme politique ou par la violence; le droit à la ville de l'étudiant étant dès lors naturellement occultée au nom d'idéaux plus mobilisateurs, ceux des partis politiques libanais.

L'Université reflétait à sa manière des dysfonctionnements urbains et une crise urbaine larvée. Cette crise structurelle de la ville fut cependant évacuée par les différents pouvoirs nationaux, qui n'avaient retenu que le nombre grandissant d'étudiants dans un nombre grandissant d'universités, un évident signe de bonne santé nationale. Du droit à la ville, par contre, on ne souffla mot; de la contestation des années 1970, on n'a voulu voir que l'expression d'une jeunesse manipulée.

\*

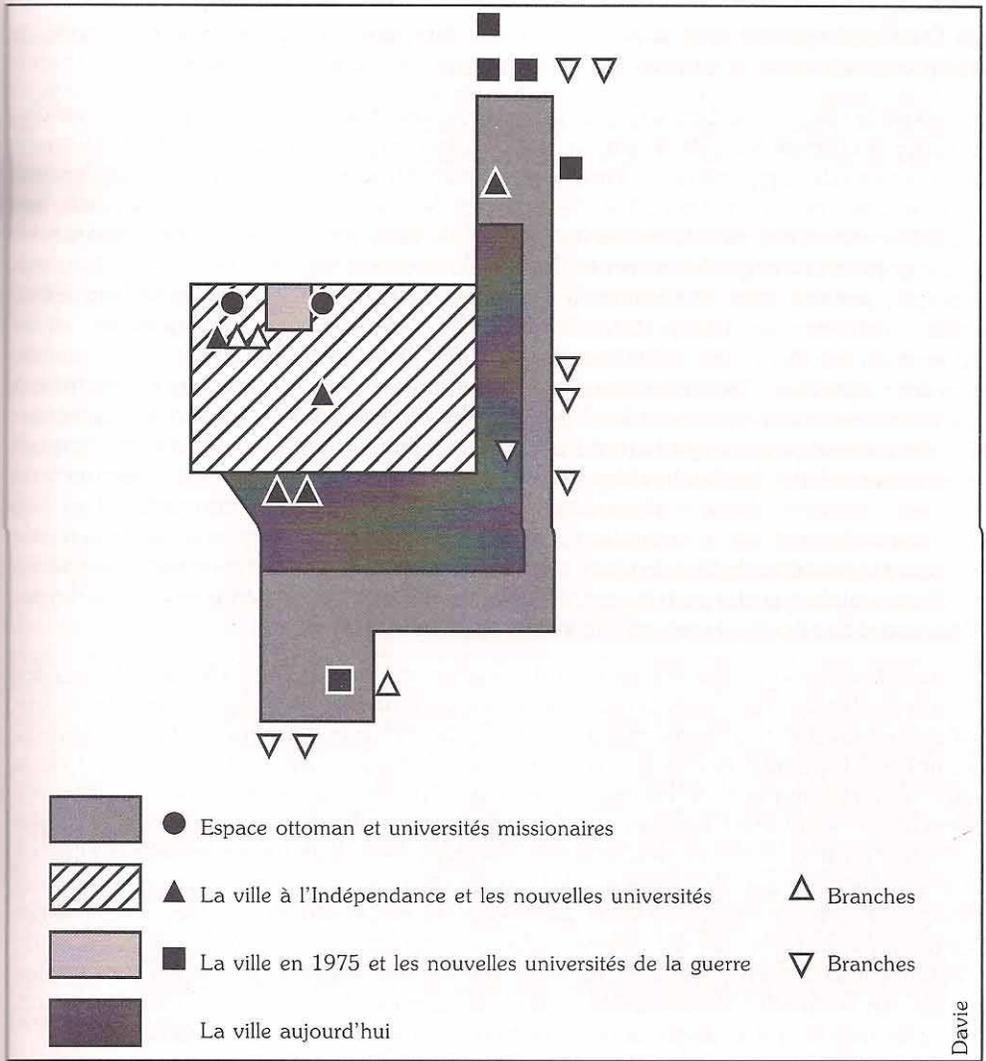
Les seize ans de guerre civile n'ont fait que consolider ces tendances lourdes. Le redoublement des universités, que l'on a justifié tant pour des raisons sécuritaires que par une volonté politique d'accès à la culture pour toutes les confessions et régions, ne signalait en rien une meilleure intégration des institutions à leur environnement. Bien au contraire, les innombrables "branches" ont été ouvertes dans des sites excentriques, tant par leur position que par leur topographie. La ségrégation spatiale et sociale, dont le tri

par la richesse, perdurait et se manifestait plus intensément encore; simultanément, la ville perdait elle-même, progressivement, certains de ses attributs spécifiques.

Isolées de la ville, elle-même vidée de ses forces vives et de sa classe intellectuelle (la destruction du Centre-Ville de Beyrouth, a redistribution de la population et l'éclatement des fonctions de l'agglomération l'ont profondément traumatisé), mais isolées également de leur environnement immédiat (le quartier, le village ou le bourg d'accueil), les nouvelles universités sont devenues les lieux d'une transmission hâtive de connaissances à une population fragilisée et très mobile. L'éloignement de ces sites s'est traduit, par exemple, par une démultiplication à l'extrême du nombre de voitures individuelles, palliant l'absence de transports en commun. Les universités se remplissaient et se vidaient au gré des trêves militaires, des horaires de travail habituels et des vacances, toujours respectées. Pures inventions *ex nihilo* dans des espaces totalement impropres à accueillir une fonction universitaire, ces "branches" consolidaient, surtout, la fragmentation de la classe d'âge majoritaire du Liban. Cet isolement physique était généralement peu compensé par les indéniables qualités esthétiques de certains sites: sommets de collines, versants boisés dominant la mer et d'anciens couvents (Fig. 2). Occasionnellement, mais rarement, une petite recherche et originalité architecturale soulignait la jeunesse du lieu; le plus souvent, les cadres des universités reproduisaient les modèles scolaires austères, bien ancrés dans la philosophie du Mouvement moderne, débarrassés des derniers vestiges d'espaces de convivialité.

Les migrations induites par la guerre, l'urbanisation massive de toutes les périphéries des villes et des bourgs, mais aussi la mobilité sociale ascendante de larges couches de la population ont produit des "consommateurs de diplômes", bien plus que de futurs citoyens. Les universités, détachées de leur contexte spatial et social, ne pouvaient être de vieux lieux de citadinisation, ni même, pour la plupart des cas, construire une urbanité élémentaire: véritables espaces furtifs, elles n'atteignaient jamais la masse critique suffisante pour concrétiser des relations durables avec leur environnement. Elles ne structuraient donc pas un territoire, elles ne cristallisaient pas autour d'elles de nouveaux espaces urbains, et étaient en outre fort éloignées des centralités locales, elles-mêmes périphériques, nées de la guerre. Elles se caractérisaient alors par une sorte d'extraterritorialité en périphérie de villes qui les ont réduit à des objets sans finalité sociale. En revanche, les universités furent des armes idéologiques et identitaires aux mains de milices qui se disputaient le contrôle de fragments du territoire national.

L'après-guerre ne remet pas en question cette tendance lourde. Malgré quelques timides réunifications de branches éclatées, les dynamiques précédentes ne sont pas encore inversées. Bien au contraire, les tendances anciennes perdurent et de nouvelles universités naissent encore, d'autres délocalisent et ouvrent de nouveaux campus (Fig. 3). Toutes s'installent encore plus loin des villes, au-delà des banlieues les plus lointaines, dans des sites encore plus surprenants. L'Université de Balamand, par exemple, est à une heure et demie de Beyrouth, dans un site magnifique, certes, à la fois dominant le littoral et en vue des cimes enneigées des Cèdres et des oliveraies du Koura, mais dépourvu de tout service public et privé. Mais c'est une institution qui ambitionne de desservir avant tout le Liban-Nord et sa capitale Tripoli, et aussi, sans doute, le Moyen-Orient. Par là, l'intégration des étudiants est reléguée au second plan par rapport aux impératifs immédiats de la formation. Quant à sa relation avec son environnement, ici encore naturel, elle est déjà menacée par les projets de construction de logements de standing dans le voisinage immédiat.



Davie

Fig. 2: Schéma de la distribution spatiale des universités dans la périphérie de Beyrouth

## Conclusion

Si la crise urbaine au Liban est, dans l'ensemble, nitée, ou simplement réduite à son volet politique, celle de l'Université l'est tout autant. Les universités au Liban ne sont pas vues comme des structures d'organisation urbaine, les autorités publiques et privées en charge de ces institutions ignorant ou occultant ce potentiel. Cela pose alors la question de la finalité de l'Université au Liban, de son articulation à la ville et de son rôle dans le développement urbain.

Lieu de transmission, et, avouons-le, de reproduction à l'identique d'un savoir élaboré ailleurs, le plus souvent en Occident, les universités au Liban ne sont, en réalité, des lieux innovateurs mais se trouvent plutôt en bout de chaîne et en porte-à-faux multiples.

Elles répondent d'abord rarement aux besoins de l'économie, par ailleurs très limités, les entreprises financières, industrielles et commerciales, étant encore de type familial au Liban. Au lieu d'être un des maillons réfléchis de la chaîne de création de plus-values fortes par la technicité ou le savoir, l'Université au Liban est cantonné dans un rôle de dispensatrice de diplômés. Quelle est alors la nécessité d'offrir des formations de pointe et de construire des Grandes Écoles et des Technopôles? Quels sont les débouchés pour les innombrables ingénieurs, par exemple, hormis l'émigration de travail vers des pays qui, d'ailleurs, ferment progressivement leurs portes aux compétences étrangères? Pourquoi cette pléthore de professionnels de la santé, presque tous concentrés dans la capitale? Quels place et rôle pour le surnombre de diplômés en Sciences sociales ou en Droit?

Multipliées démesurément, les universités sont aussi en marge de la reconstruction du pays et celle du centre de la capitale. Tant le concept - la place,

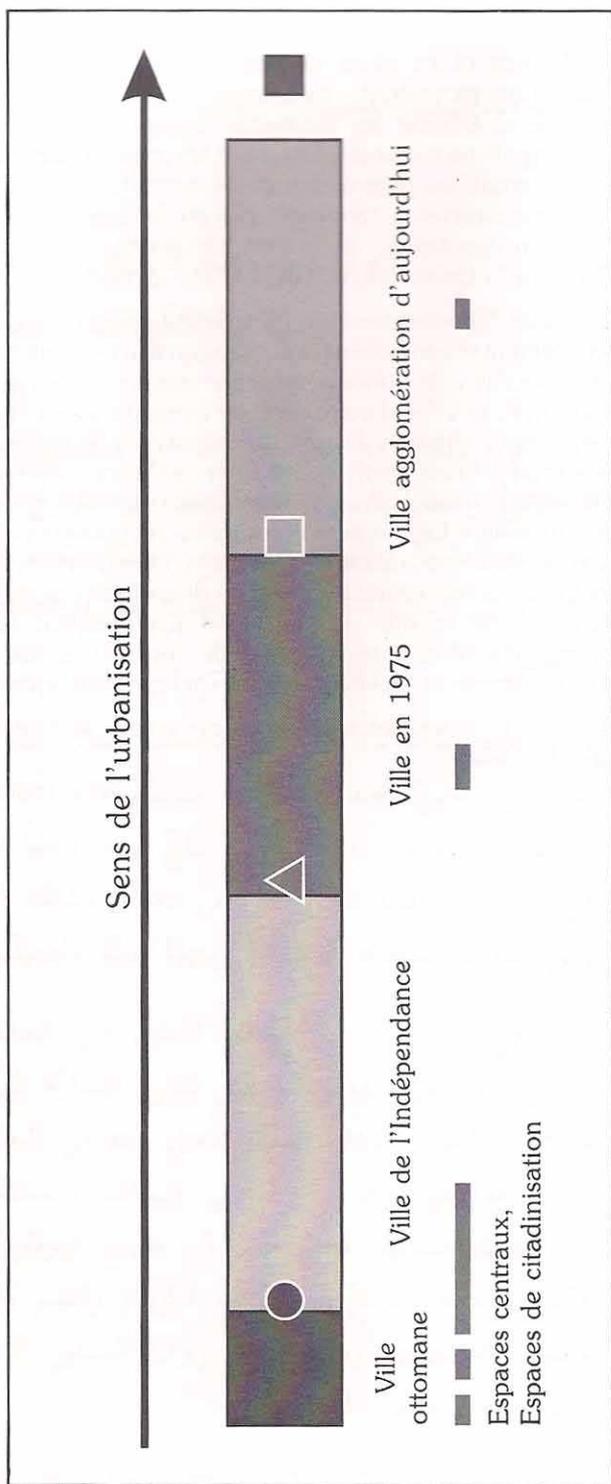


Fig. 3: Des universités toujours en marge de la ville

l'influence et les effets structurants induits actuels et futurs des universités dans le péricentre reconstruit - que les objets actuels (le cadre, l'architecture et l'esthétique interne et externe des bâtiments universitaires), ne font l'objet de réflexion globale, municipale ou nationale. En retour, les projets d'aménagement du Centre-ville occultent les polarisations potentielles de l'Université, et les projets à des échelles plus vastes, schémas directeurs, "zonings", placent les Universités au même plan que les usines, les zones résidentielles, les grands carrefours... L'espace urbain, devenu marchandise, "chosifie" l'Université, la réduit à l'état d'objet.

De cette "chosification" de l'Université découle quelques constats. Si, d'une part, son éclatement et son isolement par rapport à la ville reflètent et consolident la fragmentation de la société et le cloisonnement des acteurs sociaux que sont les étudiants, la future élite nationale, la ville, d'autre part, ce construit social et politique, leur refuse l'accès à la négociation urbaine. Espace de démocratie tronquée, image des pouvoirs qui se l'ont approprié, l'Université exclut donc les forces vives de la société, cette classe d'âge majoritaire, niant l'articulation existant entre elles et l'environnement humain. En retour, les universités, fragmentées et soumise, n'opposent pas de contestation, et ne proposent pas de solutions aux crises nationales: curieusement d'ailleurs, et à part une exception notable, les universités au Liban ne dispensent pas encore de formation académique en sciences de la ville. Partant, elles n'interpellent aucun pouvoir urbain, et par là n'engagent alors que très peu de recherches sur leur rôle et leur articulation à l'environnement, et encore moins sur leur esthétique ou leur poétique.

La ville et l'Université, n'étant que des enjeux secondaires, sont encore, au Liban, objets d'indifférence.